

tre Dieu que le Dieu de la liberté et de l'égalité. Celle de l' Arsenal abdiqua aussi le culte catholique.

Ainsi, les sections prenant l'initiative, abjuraient le catholicisme comme religion publique, et s'emparaient de ses édifices et de ses trésors comme d'édifices et de trésors appartenant au domaine communal. Déjà les députés en mission dans les départements avaient engagé une foule de communes à se saisir du mobilier des églises, qui n'était pas nécessaire, disaient-ils, à la religion, qui, d'ailleurs, comme toute propriété publique, appartenait à l'état, et pouvait être consacré à ses besoins. Fouché avait envoyé du département de l'Allier plusieurs caisses d'argenterie. Il en était venu beaucoup aussi de divers départements. Bientôt le même exemple, suivi à Paris et aux environs, fit affluer à la barre de la convention des monceaux de richesses. On dépouilla toutes les églises, et les communes envoyèrent des députations avec l'or et l'argent accumulés dans les niches des saints, ou dans les lieux consacrés par une ancienne dévotion. On se rendait en procession à la convention, et le peuple, se livrant à ses goûts burlesques, parodiait de la manière la plus bizarre les scènes de la religion, et trouvait autant de plaisir à les profaner

qu'il en avait trouvé jadis à les célébrer. Des hommes, vêtus de surplis, de chasubles, de chapes, venaient en chantant des *alleluia* et en dansant *la carmagnole* à la barre de la convention; ils y déposaient les ostensoirs, les crucifix, les saints ciboires, les statues d'or et d'argent; ils prononçaient des discours burlesques, et souvent adressaient aux saints eux-mêmes les allocutions les plus singulières. « O vous! s'écriait une députation de Saint-Denis, ô vous, instruments du fanatisme! saints bienheureux de toute espèce, soyez enfin patriotes, levez-vous en masse, servez la patrie en allant vous fondre à la Monnaie, et faites en ce monde notre bonheur que vous vouliez faire dans l'autre! » A ces scènes de gaité succédaient tout-à-coup des scènes de respect et de recueillement. Ces mêmes individus, qui foulaient aux pieds les saints du christianisme, portaient un dais; ils en ouvraient les voiles, et montrant les bustes de Marat et de Lepelletier, « Voici, disaient-ils, non pas des dieux faits par des hommes, mais l'image de citoyens respectables, assassinés par les esclaves des rois. » On défilait ensuite devant la convention, en chantant encore des *alleluia* et en dansant *la carmagnole*; on allait déposer les riches dépouilles des autels à la

Monnaie, et les bustes vénérés de Marat et de Lepelletier dans les églises, devenues désormais les temples d'un nouveau culte.

Sur le réquisitoire de Chaumette, il fut arrêté que l'église métropolitaine de Notre-Dame serait convertie en un édifice républicain, appelé *Temple de la Raison*; une fête fut instituée pour tous les jours de décade. Elle dut remplacer les cérémonies catholiques du dimanche. Le maire, les officiers municipaux, les fonctionnaires publics, se rendaient dans le temple de la Raison, y lisaient la déclaration des droits de l'homme, ainsi que l'acte constitutionnel, y faisaient l'analyse des nouvelles des armées, et racontaient les actions d'éclat qui avaient eu lieu dans la décade. *Une bouche de vérité*, semblable aux bouches de dénonciations qui se trouvaient à Venise, était placée dans le temple de la Raison pour recevoir *les avis, reproches ou conseils*, utiles au bien public. On faisait la levée de ces lettres chaque jour de décade; on procédait à leur lecture; un orateur prononçait un discours de morale; après, on exécutait des morceaux de musique, et on finissait par chanter des hymnes républicains. Il y avait dans le temple deux tribunes, l'une pour les vieillards, l'autre pour les femmes enceintes, avec ces mots : *Respect à la vieil-*

*lesse, respect et soins aux femmes enceintes.*

La première fête de la Raison fut célébrée avec pompe le 20 brumaire (10 novembre). Toutes les sections s'y rendirent avec les autorités constituées. Une jeune femme représentait la déesse de la Raison; c'était l'épouse de l'imprimeur Momoro, l'un des amis de Vincent, Ronsin, Chaumette, Hébert, et pareils. Elle était vêtue d'une draperie blanche; un manteau bleu céleste flottait sur ses épaules; ses cheveux épars étaient recouverts du bonnet de la liberté. Elle était assise sur un siège antique, entouré de lierre et porté par quatre citoyens. Des jeunes filles, vêtues de blanc et couronnées de roses, précédaient et suivaient la déesse. Puis venaient les bustes de Lepelletier et de Marat, des musiciens, des troupes, et toutes les sections armées. Des discours furent prononcés, et des hymnes chantés dans le temple de la Raison; on se rendit ensuite à la convention; Chaumette prit la parole en ces termes :

« Législateurs, le fanatisme a cédé la place  
« à la raison. Ses yeux louches n'ont pu soutenir  
« l'éclat de la lumière. Aujourd'hui un  
« peuple immense s'est porté sous ces voûtes  
« gothiques, qui pour la première fois ont servi  
« d'écho à la vérité. Là, les Français ont célé-

« bré le seul vrai culte, celui de la liberté, ce-  
 « lui de la raison. Là, nous avons formé des  
 « vœux pour la prospérité des armes de la  
 « république. Là, nous avons abandonné des  
 « idoles inanimées, pour la raison, pour cette  
 « image animée, chef-d'œuvre de la nature.»  
 En disant ces mots, Chaumette montrait la  
 déesse vivante de la Raison. La jeune et belle  
 femme qui la représentait, descend de son siège,  
 et s'approche du président, qui lui donne l'ac-  
 colade fraternelle au milieu des bravos univer-  
 sels, et des cris de *vive la république! vive la  
 Raison! à bas le fanatisme!* La convention,  
 qui n'avait encore pris aucune part à ces re-  
 présentations, est entraînée et obligée de  
 suivre le cortège, qui retourne une seconde  
 fois au temple de la Raison, et va y chanter  
 un hymne patriotique. Une nouvelle impor-  
 tante, celle de la reprise de Noirmoutiers sur  
 Charette, augmentait la joie générale, et lui  
 donnait un motif plus réel que celui de l'abo-  
 lition du fanatisme.

On voit sans doute avec dégoût ces scènes  
 sans recueillement, sans bonne foi, où un peu-  
 ple changeait son culte, sans comprendre ni  
 l'ancien, ni le nouveau. Mais quand le peuple  
 est-il de bonne foi? quand est-il capable de  
 comprendre les dogmes qu'on lui donne à

croire? Ordinairement, que lui faut-il? De  
 grandes réunions qui satisfassent son besoin  
 d'être assemblé, des spectacles symboliques,  
 où on lui rappelle sans cesse l'idée d'une puis-  
 sance supérieure à la sienne, enfin des fêtes  
 où l'on rende hommage aux hommes qui ont  
 le plus approché du bien, du beau, du grand,  
 en un mot des temples, des cérémonies et des  
 saints. Il avait ici des temples, la Raison, Ma-  
 rat et Lepelletier. Il était réuni, il adorait une  
 puissance mystérieuse, il célébrait deux hom-  
 mes. Tous ses besoins étaient donc satisfaits,  
 et il n'y cérait pas autrement qu'il n'y cède  
 toujours.

Si l'on considère le tableau de la France à  
 cette époque, on verra que jamais plus de con-  
 traintes ne furent exercées à la fois sur cette  
 partie inerte et patiente de la population, sur  
 laquelle se font les expériences politiques. On  
 n'osait plus émettre aucune opinion; on crai-  
 gnait de voir ses amis ou ses parents, de peur  
 d'être compromis avec eux, et de perdre la li-  
 berté et quelquefois la vie. Cent mille arresta-  
 tions et quelques centaines de condamnations  
 rendaient la prison et l'échafaud toujours pré-  
 sents à la pensée de vingt-cinq millions de Fran-  
 çais. On supportait des impôts considérables.  
 Si on était, d'après une classification tout arbi-

traire, rangé dans la classe des riches, on perdait pour cette année une portion de son revenu. Quelquefois, sur une réquisition d'un représentant ou d'un agent quelconque, il fallait donner ou sa récolte, ou son mobilier le plus précieux, en or et en argent. On n'osait plus afficher aucun luxe, ni se livrer à des plaisirs bruyants. On ne pouvait plus se servir de la monnaie métallique; il fallait accepter ou donner un papier déprécié, et avec lequel il était difficile de se procurer les objets dont on avait besoin. Il fallait, si on était marchand, vendre à un prix fictif; si on était acheteur, se contenter de la plus mauvaise marchandise, parce que la bonne fuyait le maximum et les assignats; quelquefois même il fallait s'en passer tout-à-fait, parce que la bonne et la mauvaise se cachaient également. On n'avait plus qu'une seule espèce de pain noir, commun au riche et au pauvre, qu'il fallait se disputer à la porte des boulangers, en faisant queue pendant plusieurs heures. Les noms des poids et mesures, les noms des mois et des jours étaient changés; on n'avait plus que trois dimanches au lieu de quatre; enfin, les femmes, les vieillards, se voyaient privés des cérémonies du culte, auxquelles ils avaient assisté toute leur vie.

Jamais donc le pouvoir ne bouleversa plus violemment les habitudes d'un peuple : menacer toutes les existences, décimer les fortunes, régler obligatoirement le taux des échanges, renouveler les appellations de toutes choses, détruire les pratiques du culte, c'était sans contredit la plus atroce des tyrannies; mais on doit tenir compte du danger de l'état, des crises inévitables du commerce, et de l'esprit de système inséparable de l'esprit d'innovation.